

— ROGER LORANCE —

Préface de
Jehan FRIGARA
«Poète lyrique»

LE
VOYAGE
ILLUSOIRE

SONNETS

1964 - 1965

*«Rien, cette écume, vierge vers
A ne désigner que la coupe».*

Stéphane MALLARMÉ

MCMLXXXIV

— ROGER LORANCE —

Préface de
Jehan FRIGARA
«Poète lyrique»

LE VOYAGE ILLUSOIRE

SONNETS

1964 - 1965

*«Rien, cette écume, vierge vers
A ne désigner que la coupe».*

Stéphane MALLARMÉ

MCMLXXXIV

PRÉFACE

*«Le Verbe orna ta bouche abondante en images ;
Mieux que l'anneau mystique et la verge des
Mages,
La parole servit ton vouloir créateur».*

Anatole FRANCE

En lisant le dernier recueil de Poèmes de mon ami Roger LORANCE, j'ai éprouvé un enchantement, puis un envoûtement réel, car il est le réceptacle vivant où naît, s'élabore — et se concentre — un Monde merveilleux d'analogies, grâce auquel s'exaltera bientôt une religieuse esthétique.

Sans doute, ce recueil subit-il une lointaine influence mallarméenne, mais cela n'empêche pas le Poète d'affirmer, une fois de plus, son originalité incontestable. Et, puisque la véritable expression poétique doit porter son rythme en elle-même, Roger LORANCE, par ses facultés de composition et son goût de la prosodie traditionnelle, remporte ici un vrai triomphe.

Je dirai encor qu'en s'efforçant de «dégager les mots», puis en abandonnant l'image trop directe, mon ami crée une symbolique admirable, et attribue un sens mystérieux à des allégories profondes qui donnent un charme unique à sa poésie.

Donc, par sa puissance intérieure, par le «ressouvenir», par le regret d'un noble amour perdu, LORANCE a su recréer une atmosphère palpitante d'éternelle beauté.

Je sais pourtant que seuls quelques «initiés» sauront trouver dans l'œuvre que ~~Il~~ condense d'Absolu secret et d'illustration universelle de l'Esprit.

Je dirai aussi que la musicalité de ~~images~~ a subi maintes épreuves, afin de s'affirmer dans une incantation étrangement rare ; et que nombreuses sont les strophes où l'imagination du Poète se cristallise en une forme impeccable.

Enfin, un écho et une spiritualité font qu'une parfaite «adéquation» règne dans ces Poèmes.

Si, pour MALLARMÉ, la rime figurait comme la source et le couronnement fleurit du Vers, pour Roger LORANCE, elle est aussi une harmonie qu'il sait mener avec une docilité à la fois orale et optique, et, à dire vrai, avec un sens «architectonique».

Je crois ainsi que sa rêverie est faite d'une puissance inventive remarquable, et qu'il se dégage de ces vingt Poèmes un épanouissement merveilleux et une grâce structurale accomplie.

Ainsi, par le labeur de son Ame, mon ami a su grandir la gloire du Verbe, et rendre :

«Sa majesté native au pur monde du Rythme».^(a)

Avignon. Avril 1965

Jehan FRIGARA

(a) Vers de Jehan FRIGARA.

Quand on crée un chef-d'œuvre, on en est pas toujours conscient, c'est ce qui m'est arrivé avec le «Voyage illusoire». Je l'ai fait lire, en même temps, à Frigara, qui en a été l'enthousiaste admirateur et préfacier. C'était en 1965. J'avais 40 ans. Jusqu'en 1984, date où je fis éditer cet ouvrage, ~~il~~ ^{il} est resté dans mon tiroir 19 ans, je l'ai oublié. Aujourd'hui, en l'an 2013, près de 30 ans après,

DÉDICACES

je le considère tel que le plus mystérieux, le plus symbolique, le plus ésotérique, et le plus abouti de mes ouvrages ! Reçois-le, ma très chère et très gentille nièce, et lis-le avec attention, car il en est digne !

Bien à toi, mon «petit» oncle qui te voue beaucoup d'affection : (ROGER.)

Villeneuve-lès-Avignon, ce 18-11-2013

R.L.

— SONNET LIMINAIRE —

A JEHAN FRIGARA

«Poète»

Mon Image, a toujours, en ton esprit enclose,
Te vaudra de louer tel «éveil impromptu»...
Et, d'y faillir, jamais le droit n'obtiendras. - Tu
Dois chanter mon Luth fièr, où ce lys d'or s'appose.

Pour toi, défunt le temps trivial de la prose !
— Et ne retournes-pas au Tournoi de l'Obtu⁽¹⁾. —
Car, triomphalement, loin du terrain battu,
Te voici devoir vaincre en niant la chlorose.

Accroche, au noir giron des hièrs déflorés,
Quelque oriflamme beau d'un espoir, quand, sacrés,
Brillent les rêves neufs bienveillants à ta Lyre,

(O FRIGARA !) pour qui telle Muse, en ses vœux,
Daigne ourdir chastement cet Hymen, où tu veux
Bercer les Songes purs qui «la-haut» vont t'élire

Villeneuve-lez-Avignon. 1964

(1) obtu, pour obtus ; apocope du «s», fréquente chez les poètes de la Pléiade.

I

(POUR LE TOMBEAU D'«ELLE»)

à J. R
1926 - 1944 +
«in Eternæ Memoriae»
R.L.

Vaine l'illusion, éperdument, de craindre
Le pur Oubli, hanté des nâvrances d'hier, —
Si, de paraître, avec l'éclat du Glaive fier,
Le soleil s'éblouit dans la vertu de peindre.

O mon cœur ! tu renais en l'horizon où geindre,
Par quel arcane encor ? quand, sur le deuil de fer,
Avec tel autrefois qui se dépouille, amêr,
S'inscrit enfin le jour âpre où pouvoir l'étreindre !

C'est le réveil dolent de ce Mirage beau,
O prestige du marbre noir d'un vil tombeau,
Que de descendre au-fond de l'argile fatale...

Et, comme un cor d'ivoire à sonner éperdu,
Où vient vibrer, quand veut, la «présence natale»
Voici, devèrs l'Azur, tout mon Rêve tendu !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

II

(RAPSDIE)

Beau, le Voyage, enfin ! qui s'inscrit sur la page
Stigmatisée, en le cercueil de l'avenir,
Avec, mais comme las de ne savoir finir,
Tel Idéal nanti d'un front cerné d'orage.

Et, pur, en le lointain des grèves, le Visage
Eburnéen, qu'encor nul fard n'a sù ternir ;
Cependant que, doutant s'il en peut advenir
D'autres, le bleu Regard implore un paysage.

Ah ! qu'«admettre» est dolent, pour un cœur que soumet
La Liliale-Fleur, dont le pistil commet
Le sacrilège vain de rêver au Jour-Faste :

Car il n'est plus d'odeur en le Calice obscur,
Qui, désespérément, tout un soir, d'être chaste,
Songea... sous l'ombre, hélas ! léthifère, d'un mur !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

III

(HÉRODIAS)

S'érigeant comme un lys magistral et cruel,

A quelque crime, encor', proche d'être maudite,

Voici, resplendissante en sa grâce interdite,

Hérodiade !... au froid regard surnaturel.

L'incarnat sanguinole à son ongle... Et le miel

De sa lèvre rebelle en le rêve accrédite

Telle phrase, jadis, par Jean-Baptiste,

Devant que l'ait parû le Maître-Virtuel !

Mais le thrène augural et parfois nostalgique,

Qu'exhale la Narrice à l'œil cave et tragique,

Proscrit l'espérance menteur d'un tranquille demain.

Et, tandis qu'au Minuit s'inscrit déjà, d'Hérode,

L'indiscible Forfait, — parait, sur le chemin,

La folle Illusion que le Désir corrode !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

IV

(COMPLIES)

Comme un glas qui s'égrène en la funèbre nuit,

Te voici résonner, ô mon cœur en délire...

— Mais pathétiquement, aux accents de la lyre

Qu'entre ses doigts torture encor'un vague Ennui.

Ainsi qu'un noir œillet voilà fleurir Minuit,

Qui, perfide et secret, me parait, de son ire,

Obombrer la semblance même du sourire,

Dont brillait tel Visage, — hélas ! mort aujourd'hui !

(O mon cœur !) d'une bise on dirait implacable

S'avive, — vil tourment dont un démon t'accable,

L'insidieuse plaie accrochée à ta chair...

Aussi, laisse au tombeau, où s'esseule l'Absolue,

Tel chrysanthème las de son calice amér,

— Et, de «l'ultime envol», déploie l'aile puissante ! —

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

V

(MISÉRÉ) É)

O prestige d'un Deuil futur, qui s'élabore
 Dans le clair feûlement des panthères du seuil,
 Vois : les soleils d'hier, en la nuit de ton œil,
 Font vriller l'augural poison de l'héllébore.

Le vertige lustral, que ton orgueil abhorre,
 S'infiltre émmi les ais béants d'un noir cercueil,

Quand, du Passé vertigineux, le vain Recueil
 Echarde l'azur sourd qu'un glaïeul corrobore.

Mais parait, au ponant des bois fuligineux
 Que le Vent, autrefois, éventait de sa palme,
 Quelque hymenée encor', lugubre sous ses nœuds...

Et, durant que le char de la Reine au cœur alme
 S'érige, à l'horizon des marais aréneux,
 Voici naitre l'Etoile éburnéenne et calme !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

VI

(DE PROFUNDIS)

Triste, à l'écueil fatal et dur des joies mauvaises,
 Voici l'amêr Passé s'exhausser, au-lointain ;
 Avec, brulant encor', mais déjà comme éteint,
 Tel Flambeau dont le Vent éparpille les braises.

Et l'Aigle-Noir, aux apèx troublants des falaises,
 Semble, très vaguement, incarner le Destin...
 Et se repaitre, ainsi qu'en Rêve, 'un festin
 Qu'il puisa dans la tombe, (ô Néant) que tu lèses !

Mais c'est l'heure dolente où se doit reflleurir
 Le sépulcre lustral d'Une qui vint mourir,
 — Un soir de Songe, entre mes bras fêrvents et blêmes.

Oui, c'est l'heure !... Et tandis qu'au loin ce droséra
 Suscite, insolemment, le deuil d'un cœur ingrat,
 Voilà sonner le cor des Navrances suprêmes !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

VII

(PSAUME)

La lustrale verrière, — où transcend une aurore
Prétorienne, — émmi les dalles de porce,
Qui dominant la crypte, étale tel décor :
On veut croire fervent, pour ce jour seul encore.

Le lys^{est} virginal qui, là-bas, semble éclore ;
Magique, à ce froid cippe où s'érige la Mort...
Et, sur un vague autel, quelque ange, en mal d'essor,
Dans un rêve torpide et solennel s'éploie.

O mystique splendeur d'un calice dolent,
Que tient un démon noir, voici saigner, au flanc,
Le crucifié pur né du sang de Marie...

(Revi-t-il pas, hélas ! les jours du Golgotha,
Avec, ô frais parfu... une rose fleurie,
Les pleurs vains de ses yeux, qu'un larron insulta ?)

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

VIII

(ARIÈTTE)

Sur la coupe d'onyx dont le contour s'évase,
Cet Amour, — on croit vrai^{or} dans un serein désir
Tente le gèste vague et dolent de saisir
Quelque Diane au bain, comme incluse en extase.

La luciole en feu, de son aile de gaze,
Parmi le frais bouquet se déplace, à-loisir,
Avec le plaisir trouble et cruel de choisir...
Car la coupe fleurit en glaïeuls pleins d'emphase !

Mais voilà que d'un air archangélique et lent,
Le Cupido de Sèvre^é à voler prend l'élan
Qu'eut envié, jadis, le Pié d'une marquise...

Et dans le salon, beau d'un automnal couchant,
Voici paraître, — avec encor' sa grace exquise^é m.
Telle ancienne Amie au prestige touchant !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

IX

(SONATE ÉVASIVE)

Vierge encor quand la coiffe, en réseau, ce nuage,
Voici d'Elle surgir tel Visage dolent,
Blême d'on ne sait quel effroi morne et brulant...
Et, dans son regard clair, vaguement, ce Voyage.

Du seuil morne, accablé ou saigne un noir Présage,
Son cœur, hiet blessé du vol d'un goëland ;
Las, mais sans nul espoir, de son torpide élan
S'éperd : comme en le dol, On dirait, d'un autre âge !

Et, Vertige fameux, vers l'horizon blafard,
Cependant que paraît, translucide à son fard,
L'Aurore ! aux mains semant, il semble, quelque rose.

La voici, «la Rebelle au front de pensers lourds,»
S'évader au soleil qu'un Dieu voulût morose ;
Avec, ruisselant sur Elle, un noir velours !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

X

(SONATINE)

Si de fuir ton visage au pur reflet d'aurore
Indolemment m'insurge en tel Mirage beau,
A quoi bon vivre à l'ombre, encor', de ce Tombeau,
Où le dol d'un cher soir, mais secret, vient s'enclorre ?

Le Dieu mourant, vaincu jadis, et qui s'essore
Emmi l'ombre où s'esseule, en rêvant, ce Corbeau,
S'émeut, loin des reflets du Stéllaire-Flambeau,
Et, mornement, s'ingère en le désir d'éclore !

De la Nuance, un soir, viendrat quelque salut,
Qu'une Pleureuse, «au seuil qu'On ignore,» a voulû
Vers tel fast dont vibre, à son tour, l'indigence...

Et, de nous deux, quand l'ombre à mourir un instant
Se dispose, veus-Tu, devers Elle, «Indulgence»,
T'avancer de ton pas «On voudrait hésitant» ?

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

XI

(COMPLAINTÉ)

Le jaillissement vain des lilas de l'Absence
Me dispose à ce Rêve, encore, de douceur...
— Et te voici paraître, Etoile, ô pale sœur,
Chaste en le nimbe pur de ta magnificence.

Faut-il que s'insinue en moi cette impuissance
D'ascendre au Sidéral-Palais, quand, obsesseur,
Me hante un bleu désir, sans trêve, et que berceur
Tel silence m'inclus en sa subtile essence ?

Les ailes du Passé, par un dolent éssor,
S'appréhendent-elles pas à détourner mon sort
Vers des Ailleurs que nulle aurore ne disperse ?

Non ! car voilà surgir, au sein du ciel de sang,
La « bien aimée », en sa chlamyde blanche et perse,
— Tandis que tel un aigle noir le Soir descend ! —

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

XII

(ORATORIO)

A s'exalter encor', vaguement, de ce Rêve ;
Mon Ame, chaste fleur des neiges de là-bas,
S'esseule émmi le ciel tragique des combats
Marmoréens, et pleure une « semblance brève » !

Et s'offrant au ressac fastueux de la grève ;
— Quand l'Aigle Noir, en le jour d'or, cédant aux bas
Désirs, soudain s'ingère en de sordes débats,
Mon cœur, comme un rosier, fleurit sans nulle trêve.

C'était hier que, las des Terrestres-Amours,
Et filtrant, pour mourir, des sortilèges lourds,
Mes Songes s'obombrèrent d'un fatal élébore...

(Et pourtant, sous le froid vélum des nuits de sang
Son Image, glaïeul qu'un vain tourment éplore,
Me savait pénétrer d'un vertige puissant !)

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

XIII

(CANTATE)

En le prestige vain des Nuits mortes-jadis,
Voici rôder la Forme brève de ton Ame,
- Avec, mais pathétique à mon cœur qui l'acclame,
Tel bouquet, mortifère aux mensonges prédits.

La spirale de feu des fuyants paradis
Vertigineusement s'éparpille, quand rame,
Insidieux nocher dont le sort est infâme,
Khârôn, (ô Bien-Aimée) et ses complots maudits !

Mais à jamais, «si pur Mirage de silence,»
Te voilà resplendir sur le deuil d'où s'élance,
Des Ramiers d'Au réfois, l'envol calme et berceur...

Et t'embaumant encor', le nizéré tres chaste,
Pour semer en moi-même un délire obséssur,
M'évoque ton sépulcre orné d'un lys néfaste !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1964

XIV

(MATINES)

L'or du calice blême est étoilé de sang,
Parmi la perdurable nuit du tabernacle,
Où, pale l'usion hostile à tout obstacle,
La Trinité circule en un vol angoissant.

Et voici résonner, — solennel et puissant —
Quelque bref accent d'orgue a prestige d'oracle ;
Cependant qu'au vitrail, où luit un habitacle,
Les anges éternels bercent un Songe absent.

Le lys clair irradie en l'ombre de l'abside,
(Quand, mornement, s'émeut le spectre infanticide
D'Antipas, noir geolier des Victimes d'Antan)

Resplendit l'ostensoir de l'Ivresse perdue...
Et, dans la crypte obscure où s'indigne Satan,
Se dresse, à tel appel, quelque Forme éperdue !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1965

XV

(CANTILÈNE)

Pathétique, un appel vibre vers l'horizon,
Avec je ne sais quel outrage de silence,
Tandis que saigne, en la Forêt-Morte, une lance
De feu, et que frémit mon Ame, en sa prison.

Et des roses, des roses pleuvent, à foison,
Dans l'azur où quelque Main mystique les lance,
Alors qu'un parfum, lourd de sang et de violence,
Traîne sur les pâtes son réseau de poison.

Tragiques, mes Amours s'emparent de mon Rêve ;
Pour le lier sur l'or fastueux de la grève
Qu'il bat, d'un flot rythmique et vert, la mer d'Ar-Mor

Et, durant que s'émeut tel Clairon prophétique,
Voici, — surgie enfin de l'ombre et de la mort —
La « bien-aimée », au seuil d'un céleste portique...

Villeneuve-lèz-Avignon. 1965

XVI

(CRÉDO)

Quand, vierge et vague encor', se profile, en mon rêve,
Ta Forme enluminée à mes almes couleurs ;
Et qu'au morne giron, là-bas, de mes douleurs,
Semble, furtivement, s'instaurer quelque trêve :

Mon cœur blême, et qu'un flot berce au loin, sur la grève,
Oublie en quelque Ivresse étrange ses paleurs ;
— Car, du clément azur, voici rouler des pleurs,
Pour investir de charme tendre une heure brève.

L'irradiation pale de tes yeux d'or
Insinue, en mon sein, ce vieux Désir, — le condor
Inéluctablement attiré vers les cimes.

Ah ! veux-tu pas céler notre hyménée enfin,
(O Vierge) en laissant à l'Espoir, que tu décimes,
Son spectre d'argent pur au filigrane fin ?

Villeneuve-lèz-Avignon. 1965

XVII

(ROMANCE)

Sous la lustrale et fraîche emprise de ta main
Refleurit vaguement mon front mort, ou l'on cite
Je ne sais trop quel thrène étrange, qui suscite
En mon cœur, le mirage augural d'un jasmin.

Et ta lèvre, au reflet d'aurore et de carmin,
M'inspire, obscurément, tel désir illicite,

Cependant que ta voix prophétique m'incite
A reprendre, en manteau d'azur, le Noir-chemin !

Bravant l'aile de feu des Minutes absconces,
Parmi la léthifère ortie, et sous les ronces,
Voici que je frissonne au vent d'un songe vain !

Car mon Ombre est promise aux myrtes des ténèbres.
Et, bercé par le chant des khoreutes funèbres,
Je sens éssir en moi quelque sanglot divin... !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1965

XVIII

(THRÈNE)

Le blé noir de la Mort, au sol vain de l'Oubli,
Sous la bise future et lustrale s'érige
Avec, ô frémissant mirage qui voltige,
Ce vieux rêve de — et qu'un murmure abolit.

Et surgit ton Image, ô Rose de Dhéli !
Que cette main de feu, vers l'au-delà, dirige,
Alors qu'au ciel lugubre où circule un vertige,
Renaît, confusément, quelque automne pali.

Il n'est plus de futur à Tel qu'un passé capte.
Et le Fantôme lent d'un vieil Amour règne, si apte
A pourvoir de ce Songe un cerveau morne et vil.

Et, foetus du désespoir qui succède à l'Etoile,
Voici, hors des pudeurs liliale d'un voile,
Le Masque, à tout-jamais, du tout dernier Exil !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1965

XIX

(HYMNE)

Tel Mirage m'inclû dans la morte forêt,
Où, sur des lacs de sang, s'ouvre la Fleur-Stellaire,
Durant que rôde, au-loin, ce Spectre tumultueux,
Sous un morne soleil qui, déjà, disparaît.

Mais voilà qu'en mon cœur s'implante encor' le trait
Dirigé, ô douleur, par l'Amante Célère
Qui, vers l'ancre augural où sourd la source claire
Insidieusement me grise d'un regret.

Les Lauriers triomphaux frissonnent en mes songes...
Et voici résonner l'écho des noirs mensonges,
Qu'un Éalmée, autrefois, a certi dans mon cœur.

Et tandis que «là-bas» s'élève un noble thrène,
La somptuosité de mes espoirs m'entraîne
Vers le havre éclatant d'un jour faste et vainqueur !

Villeneuve-lèz-Avignon. 1965

XX

(ADIEU)

Voici l'heure venue, ô brève illusion,
D'abandonner, au sol hideux, mon Luth sonore :
Pour, triomphalement, vers quelque ultime aurore,
Apareiller, près de ma rare-Vision.

Et, certain de s'inclure en cette ascension,
Qui mène au Nid-Céleste où l'Espoir peut éclore,
Mon Rêve abandonnant un passé qu'il abhorre,
Se dispose au Départ, avec dévotion !

Il n'est plus de désir en mon cœur. Et la flamme
Eternelle dédie, à mes songes, telle alme
Propension de croire au «délire futur»...

Et, comme pour soumettre à d'aucuns ce Message,
Je drape abstraitement le péplum d'Igitur
Devant que de vêtir la semblance d'un sage !

Villeneuve-lèz-Avignon. I.IV.1965

Recueil
conçu et terminé

à
Villeneuve-lèz-Avignon
du

1^{er} juin 1964 au 1^{er} avril 1965

R.L.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Sonnet liminaire : à Jehan FRIGARA.....	9
I <i>Pour le tombeau d'Elle</i>	10
II <i>Rapsodie</i>	11
III <i>Hérodias</i>	12
IV <i>Complies</i>	13
V <i>Miséréré</i>	14
VI <i>De profundis</i>	15
VII <i>Psaume</i>	16
VIII <i>Ariëtte</i>	17
IX <i>Sonate évasive</i>	18
X <i>Sonatine</i>	19
XI <i>Complainte</i>	20
XII <i>Oratorio</i>	21
XIII <i>Cantate</i>	22
XIV <i>Matines</i>	23
XV <i>Cantilène</i>	24
XVI <i>Crédo</i>	25
XVII <i>Romance</i>	26
XVIII <i>Thrène</i>	27
XIX <i>Hymne</i>	28
XX <i>Adieu</i>	29

TABLE DES MATIÈRES

Pages

9	Sonnet éminent : à Jean FRIGARA	I
10	Pour le tombeau d'Elle	II
11	Épigramme	III
12	Héroïde	IV
13	Compliment éminent à Jean	V
14	Mérite	VI
15	De profane	VII
16	Panegyric	VIII
17	Artiste	IX
18	Sonnet éminent : à Jean	X
19	Sonnet	XI
20	Compliment	XII
21	Ontario	XIII
22	Conte	XIV
23	Mérite	XV
24	Conte	XVI
25	Conte	XVII
26	Romance	XVIII
27	Thème	XIX
28	Épigramme	XX
29	Adieu	

